



CLIO. Histoire, femmes et sociétés

Numéro 12 (2000)
Le genre de la nation

Michela DE GIORGIO

Michelle PERROT, *Les Femmes ou les silences de l'Histoire*, Paris, Flammarion, 1998, 493 p.

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Michela DE GIORGIO, « Michelle PERROT, *Les Femmes ou les silences de l'Histoire*, Paris, Flammarion, 1998, 493 p. », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 12 | 2000, mis en ligne le 20 mars 2003. URL : <http://clio.revues.org/index200.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Presses universitaires du Mirail
<http://clio.revues.org>
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://clio.revues.org/index200.html>

Document généré automatiquement le 02 octobre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

Michela DE GIORGIO

Michelle PERROT, *Les Femmes ou les silences de l'Histoire*, Paris, Flammarion, 1998, 493 p.

Certaines applaudiront le titre, d'autres pas. Je suis de celles qui applaudissent. Dans le frontispice, la hiérarchie typographique distingue « Les Femmes », majuscules et gras, du diptyque de la ligne suivante « les silences » / « l'Histoire », en caractères plus petits, comme une frisure. Cette décomposition rend encore plus évidente la surdétermination thématique, un « sexe à part entière », sans autre discussion et distinction. Il y a de la passion dans ce titre, non de l'arrogance. A lire l'introduction de ce recueil, on comprend aussitôt que le mot « femmes » n'a rien de générique. Il est sujet de savoir et objet de discours. Ce discours, qui, dans le dernier quart du siècle, s'est construit comme autorité disciplinaire et « routine » empirique, Michelle Perrot en a été une initiatrice, l'experte tisseuse de nouvelles pratiques historiographiques et de représentations théoriques. La « maternité historiographique » qu'évoque le titre en grandes lettres est assumée avec élégance et naturel. Dans l'introduction, Perrot reconstruit avant tout le paysage historiographique des vingt-cinq années au cours desquelles sont nés les vingt-cinq articles qui constituent le volume (publiés entre 1974 et 1997 ; onze de ces articles sont des années 1990), divisés en cinq groupes thématiques : *Traces, Femmes au travail, Femmes dans la cité, Figures, Débats*.

L'état naissant de l'histoire des femmes, les liens disciplinaires et les dépendances d'avec la philosophie, l'ethnologie ou l'anthropologie, le contexte socio-politique dans lequel naquit le féminisme « l'objet "femmes" était pluriel et n'appartenait à aucune en propre » tout cela est reconstitué avec soin. La mémoire de l'historienne respecte toutes les protagonistes de la réflexion féministe des années 1970 ; elle reconnaît la dette que l'histoire des femmes a vis-à-vis de grands représentants de la discipline historique en France, Georges Duby en premier lieu ; elle ne vise à briser aucune expérience politique collective, même les plus implacablement idéologisées. Les auteurs mineurs ont aussi leur place : on y trouve l'étudiant qui veut qu'on parle de libération sexuelle et de l'orgasme lors du premier cours sur les femmes, à Jussieu, en 1973, que Michelle Perrot et Fabienne Bock ont intitulé « Les femmes ont-elles une histoire ? » (point d'interrogation qui mêle et superpose certitudes et doutes sur le statut de la discipline et qui est encore présent, dix ans plus tard, dans l'intitulé du colloque de Saint-Maximin « Une histoire des femmes est-elle possible ? »).

Le silence des femmes n'est pas un absolu atemporel. Des formes variées de résistance féminine ont fait face à l'interdit de parole. Peut-être s'est-il agi de tactiques inconscientes, devenues des rituels de comportement ainsi l'écriture quotidienne d'un journal grâce auxquels les femmes (du moins celles des élites cultivées) ont cherché à rendre plus légers la dévaluation sociale qui pesait sur leur sexe et l'oubli « au théâtre de la mémoire, les femmes sont ombres légères » voulu par la « valence différentielle » qui a structuré l'inégalité des sexes et produit « la déficience des traces relatives aux femmes et qui rend si difficile, quoique très différemment selon les époques, leur appréhension dans le temps ». « Traces » est précisément le titre de la première des cinq parties qui structurent l'ouvrage. La sortie du silence dans lequel l'Histoire a confiné les femmes ne s'est pas faite dans une seule direction ; il s'agit plutôt d'une structure en cercles concentriques, comme d'un caillou jeté dans l'étang : les répercussions sont multiples. Parce que le lien féminin est aussi mémoriel, voilà que se constitue une histoire dans l'histoire, une circulation d'énergie qui maintient le lien entre les acteurs qui se sont mis à suivre les traces. Le journal de Caroline Brame, jeune fille du faubourg Saint-Germain, est un fil à suivre ; elle écrit dans les années 1860, sur elle-même, sa famille, ses amis, sur Dieu et le monde ; retrouvé dans un marché aux Puces par Georges Ribeill, il est publié par ce dernier

en 1983, avec une présentation de Michelle Perrot. Surprise et émue par la découverte de cette trace dont elle n'imaginait pas l'existence, la petite fille de Caroline remet à l'historienne la suite du journal de sa grand-mère, « Ma fille Marie. Histoire d'un bébé ».

Dans un bel article du numéro de *Critique* consacré à *L'Envers de l'Histoire* (632-633, janv.-fév. 2000), Jacques Rancière estime que lorsque Michelle Perrot écrit sur l'histoire des femmes ou parle du silence de l'Histoire sur les femmes, « elle semble parfois bien moins “chez elle” qu'elle ne l'était en parlant de la grève ouvrière ». C'est là, évidemment un jugement qui n'est pas historiographique, mais esthétique, voire existentiel. Et précisément il y a là un malentendu. Rancière établit un parallèle entre Michelle Perrot et Michel Foucault dont l'écriture lui paraît plus libre quand il se meut dans les archives d'un asile que lorsqu'il s'exprime sur le fait « intime » de l'homosexualité. Les femmes ne sont pas un fait intime comme peut l'être la construction de l'identité homosexuelle. Il est vrai que l'être femme appartient davantage à l'identité subjective de l'historienne, mais il est tout aussi vrai que la reconstruction du matériel de l'histoire des femmes requiert un scrupule méthodologique qui n'est pas hérité de la positivité disciplinaire de l'histoire sociale.

La qualité plus « fermée », plus « ouverte » du silence féminin n'est pas aisée à définir. Le chiffre stylistique de Michelle Perrot représente le silence comme la limite qu'imposent les liens de la dépendance de sexe. Quand elle parle des oppositions vis-à-vis des tentatives féminines pour choisir son propre destin, social ou sentimental, dont le XIXe siècle offre maints exemples, la prise de parole est toujours liée à une double possibilité pour les femmes : aller vers l'intériorité ou vers l'extériorité. On se souvient que la contribution écrite par Perrot dans le tome IV de *l'Histoire des femmes en Occident* s'intitule *Sortir* ; c'est là un événement que Perrot classe à coup sûr à l'actif des conquêtes féminines. La première fois où elle sort seule, à 17 ans, Caroline Brame a l'impression d'être sous les regards de tous. George Sand, au même âge, a acquis une telle liberté de comportement qu'elle en vient à désirer le bouleversement de l'ordre de la journée, qui ne serait soumise à aucune règle, à rien d'autre qu'à son « bon plaisir ». C'est de cette nouvelle « extension » du corps des femmes que naissent des paroles neuves. « Il n'y a qu'un sexe affirmait George Sand. Un homme et une femme, c'est si bien la même chose que l'on ne comprend guère le tas de distinctions et de raisonnements subtils dont se sont nourries les sociétés sur ce chapitre-là ». Cette prédiction historique dont on ignore encore en quelle époque, en quel lieu du monde, elle démontrera incontestablement sa vérité peut nous paraître hors de propos, au moment où, dans l'opposition entre silence et parole féminine, nous retrouvons encore, en cette fin de siècle, un signe bien connu, puisque Michelle Perrot peut rappeler qu'elle a « connu, de manière presque caricaturale, le silence imposé aux femmes par [s]on éducation dans un collège religieux de jeunes filles, dont la guerre avait alourdi le poids de contribution et l'exigence de sacrifice ».

Pour citer cet article

Référence électronique

Michela DE GIORGIO, « Michelle PERROT, *Les Femmes ou les silences de l'Histoire*, Paris, Flammarion, 1998, 493 p. », *CLIO. Histoire, femmes et sociétés* [En ligne], 12 | 2000, mis en ligne le 20 mars 2003. URL : <http://clio.revues.org/index200.html>

Droits d'auteur

Propriété intellectuelle

Licence portant sur le document : Propriété intellectuelle
